

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 38

Artikel: Causerie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 19 septembre 1874.

Le Grand Conseil du canton d'Argovie vient de réviser les traitements du corps enseignant. Les instituteurs primaires recevront 1,200 fr., ceux des écoles secondaires de 1,400 à 1,700 fr.; il y aura en outre une augmentation annuelle de 100 fr. après 10 ans de service et de 200 fr. après 20 ans.

Il n'était que temps de prendre cette mesure, car, au dire d'un correspondant du *Bund*, les maîtres d'école argoviens menaçaient sérieusement de faire grève. Il paraît, en effet, que le canton qu'on appelle du nom de *Culturstaat*, sans doute parce que sous bien des rapports il est en arrière de ses confédérés, a laissé jusqu'ici ses instituteurs dans une position voisine de la misère, à tel point que personne ne veut plus de la profession et que mainte école est actuellement desservie par un simple artisan ou par le secrétaire communal.

Mais la loi nouvelle doit encore passer à l'épreuve du référendum, cette magnifique institution que nos confédérés révisionnistes ont prônée et adoptée avec un si fiévreux enthousiasme et qui leur joue parfois de si drôles de tours, surtout lorsqu'il s'agit de progrès réels à accomplir.

Le canton de Vaud prépare aussi sa révision scolaire. C'est une œuvre qui présente des difficultés énormes; mais nous espérons que le peuple vaudois et ses autorités sauront faire les sacrifices nécessaires pour assurer au corps enseignant une position convenable. Le canton de Vaud tiendra à honneur d'accomplir lui-même les améliorations dont certains grands réformateurs de la Suisse allemande trouvent plus commode de se décharger sur la Confédération, tout en s'attribuant le monopole du courage politique et des idées progressives.

Causerie.

L'homme ne vit pas seulement de pain, nous dit l'Écriture; cela n'est que trop vrai; nous vivons de souvenirs, d'impressions et d'émotions causées par la succession des événements. Il n'y a que fort peu de jours encore, tout Lausanne était préoccupé du prix des viandes de boucherie. Une polémique, qui menaçait de se prolonger jusqu'à la révision du cadastre dans le canton de Vaud, s'engagea dans l'*Es-*

tafette et envahit ses colonnes d'attaques, de répliques et de dupliques, dans lesquelles messieurs les bouchers mirent certainement plus de charge que dans le plateau de leur balance. Ces braves gens se posèrent en victimes du métier, en hommes incompris, martyrs de la *côte couverte* et de l'*aloyau*. Personne ne sortit convaincu de ce long débat: ni le public s'efforçant de critiquer le prix de la viande qui haussait toujours; ni les bouchers s'attachant à prouver la cherté du bétail, qui baissait quand même.

Il n'y eut de vrai dans tout cela que le faux..... filet.

Tout à coup l'attention publique se porta sur un autre sujet; l'évasion de Bazaine s'empara de tous les esprits; mais bientôt ce fait inattendu provoqua des doutes, et nul ne put s'empêcher de supposer que si l'oiseau s'était envolé, c'est qu'on avait laissé la cage ouverte. La corde le long de laquelle le zéro de Metz se serait glissé ne fut plus considérée que comme une misérable ficelle.

Tout allait donc rentrer dans le calme plat et l'émotion publique faire grève, lorsque la péripneumonie « apparut inopinément » dans nos montagnes, comme l'on dit en langage officiel.

Les ravages du fléau ne tardèrent pas à prendre, dans l'imagination de certaines gens, des proportions gigantesques; les prôneurs de misère annonçaient à tout venant la ruine du pays, des milliers de têtes de bétail à cornes allaient être abattues: plus de lait, plus de fromage, plus de viande et partant plus de bêtes..... Que dis-je, il en est des bêtes comme des pauvres, nous en aurons toujours parmi nous. Le fléau dévastateur, répétait-on de toutes parts, allait, dans sa marche effrayante et progressive, faucher, comme de l'herbe tendre, les nombreux troupeaux alpent le Jura, dès les *Begnines* au *Mont Suchet*.

Pour donner le change à cette panique, il fallait frapper un grand coup. Les ordonnances sanitaires n'étaient point suffisantes, et les mesures prises d'habitude en pareille occurrence étaient trop anodines aux yeux de tant de personnes avides d'événements. On attaqua la péripneumonie à la pointe des baïonnettes.

Dès que la mise sur pied d'une compagnie de chasseurs de gauche fut décidée, nos gens dormirent plus tranquilles, tant M. Welti a développé

chez nous l'esprit militaire, dont chacun sait apprécier l'importance, même lorsqu'il s'agit d'appliquer cet art contre les animaux divagants.

Tout le monde fut content; on eut tellement de confiance dans les mesures prises, qu'un correspondant de la *Gazette de Lausanne* disait, entre autres, que si elles eussent été appliquées avant l'apparition de l'épizootie, qui avait du reste été prédite par les vétérinaires, on n'aurait pas eu à déplorer tant de malheurs.

Le correspondant de la *Gazette* a parfaitement raison; ses arguments sont sans réplique; car il est évident que si l'on avait abattu tout le bétail avant l'alpage, la péripneumonie n'aurait point éclaté sur les *Begnines*.

La prédiction de l'épizootie par les vétérinaires nous satisfait moins; nous laissons au Père Secchi le talent d'annoncer le passage d'une comète ou tel autre phénomène céleste, mais nous n'osons pas encore croire qu'il soit donné à la médecine vétérinaire d'annoncer 5 ou 6 mois à l'avance l'apparition de la péripneumonie.

Quoique l'emploi de la force militaire ait été fort utile dans cette campagne, nous croyons qu'elle aurait obtenu des résultats plus efficaces encore si nos chasseurs de gauche eussent porté l'épaulette; cet ornement donnait à l'homme quelque chose de plus ferme et de plus martial qui en aurait évidemment imposé davantage à certains animaux n'ayant pas la moindre notion de discipline. On raconte que des *modzons* ne se gênaient point de franchir la limite fatale en gambadant d'un air mutin à la barbe du soldat, et que des taureaux se permettaient de les regarder de travers en levant sottement la queue. Des officiers ont essayé de leur faire voir les étoiles; peine perdue. Nous le répétons, l'absence de l'épaulette y était pour beaucoup. Pourquoi les Allemands nous l'ont-ils enlevée?... Est-ce parce qu'elle rendait nos hommes plus carrés et que nos amis de Berne ne souffrent pas de concurrence? *That is the question.*

Enfin la campagne est terminée; nos chasseurs de gauche sont rentrés dans leurs foyers, heureux de se retrouver en compagnie d'une aimable épouse et de blonds enfants, après n'avoir vu pendant plusieurs semaines que des sapins, des corbeaux et des bêtes à cornes.

Cendrillon.

On donne depuis plusieurs jours au cirque Lüttgens, place de Montbenon, la pantomime de *Cendrillon*, qui fait courir tout Lausanne. L'affiche nous dit que la direction du cirque a dépensé 10,000 fr. pour monter cette pièce; nous n'avons pas vérifié le fait; mais ce chiffre nous paraît décidément trop éloquent. Il est vrai que la mise en scène est charmante; les tapis, les sièges de velours, les candélabres et les voitures de gala y sont largement représentés.

Les détails de ce petit drame, que nous avons

tous lu dans notre enfance, ne sont plus dans la mémoire des personnes de 30 à 60 ans, et le lendemain d'une soirée au cirque, nous avons vu plus d'un papa relire modestement les aventures de Cendrillon.

Hélas! cette littérature en vaut bien une autre; elle est certainement aussi saine, aussi édifiante que celle des colonnes du *Petit journal*, du *Figaro* et de tant d'autres publications dont la bohème parisienne inonde la France et un peu tous les pays.

Les principaux rôles de la pièce sont ceux de Cendrillon, de ses deux sœurs, du prince Charmant et de la sorcière. Quant aux figurants, recrutés parmi la gent enfantine de notre ville, ils sont fort nombreux, trop nombreux peut-être lorsqu'il s'agit d'assister aux entrées successives de ces couples de bambins, âgés de 5 à 9 ans, invités au bal de la cour.

Parmi ces figurants, au nombre de 70 à 80, tous élégamment costumés, on remarque les personnages suivants:

Guillaume Tell, avec son fils.

L'empereur d'Autriche.

L'empereur d'Allemagne.

Bismark.

Napoléon I^{er}.

John Bull, un Anglais fort amusant.

Le Shah de Perse, qui n'est pas encore rentré chez lui, paraît-il.

Enfin Garibaldi, qui assiste au bal, quoique perclus de rhumatismes.

Tous ces personnages s'abordent avec grandes révérences et se serrent cordialement la main. — Nous comprenons que Guillaume vienne donner une poignée de main à son ami Bismark, ce sont deux inséparables; mais que Guillaume Tell soit là en pays de connaissance et salue affectueusement l'empereur d'Autriche dont il a tué le bailli, cela ne se comprend guère. Il y a là des anachronismes et des situations que le metteur en scène ferait bien de corriger. — Au fond, chacun rit beaucoup, et Cendrillon ne manque jamais de faire passer une agréable soirée aux nombreux visiteurs de l'excellente troupe équestre de M. Lüttgens.

Mon cousin.

« Quand on n'a pas d'argent on ne peut parvenir à rien, dit Georges avec dépit. J'avais un projet de spéculation qui aurait fait honneur à un Lapanouze ou à un Rothschild; d'un pauvre diable comme moi, personne n'a voulu y faire attention. »

Nous étions trois amis réunis qui nous lamentions des rigueurs de la fortune, comme on se lamente cependant à vingt ans, entre camarades, dans une chambre où la fumée des cigares se mêle à la vapeur d'un bol de punch.

« Et moi, dit Albert, j'ai achevé un ouvrage qui ferait ma réputation, si je trouvais un libraire qui voulût risquer les frais d'impression. »

— J'ai demandé à mon chef, ajoutai-je pour faire chorus, d'augmenter mes appointements, après quatre années de service assidu; il m'a répondu qu'il trouverait pour six cents francs autant de commis comme moi qu'il en voudrait.

— Chers amis! s'écria Georges, quoique nous n'ayons, ni